

nues, en attendant qu'on vint l'avertir de l'arrivée de l'empereur d'Autriche. La garde, à deux cents pas en arrière, était en bataille, l'arme au bras; les soldats avaient suivi l'exemple du *Petit-Caporal*, et marquaient le pas pour se réchauffer les pieds. On ne tarda pas à annoncer le monarque autrichien, qui arriva, lui, dans une bonne berline bien close. Il était accompagné des princes Jean et Maurice de Lichtenstein, des généraux Kienmayer, Bubna et Sutterheim, ainsi que de plusieurs officiers supérieurs de hulans qui s'étaient joints à une escorte de hussards hongrois. Celle-ci, de même que l'escorte des guides, resta à deux cents pas du lieu de l'entrevue. Napoléon alla à pied à la rencontre de l'empereur François, et l'embrassa en l'abordant. Le prince Jean de Lichtenstein suivit son souverain jusqu'auprès du feu de Napoléon, et y resta pendant toute la conférence. Le maréchal Berthier demeura auprès de Napoléon, qui dit à François, en promenant ses regards sur la plaine immense qui était autour de lui :

— Sire, pardonnez-moi de vous recevoir de cette façon ; mais voilà le seul palais que j'habite depuis trois mois.

— Ma foi, sire mon frère, reprit François en souriant, vous tirez si bon parti de cette habitation, qu'elle doit vous plaire.

Napoléon ne répondit que par un petit mouvement de tête.

En ce moment, Berthier et le prince de Lichtenstein s'étant un peu éloignés, autant par respect que par discrétion, il n'est resté de l'entretien des deux empereurs que le récit tiré des bulletins, que Napoléon, comme on sait, dictait toujours lui-même. Libre à chacun d'en croire ce qu'il voudra ; toujours est-il que les deux monarques convinrent d'un armistice. L'empereur d'Autriche en sollicita un second pour les débris de l'armée russe, qui fut accordé. Cette entrevue dura plus de deux heures. Les deux souverains se quittèrent en s'embrassant de nouveau. Tous les officiers français et autrichiens coururent où le devoir les appelait. Ils entendirent distinctement Napoléon dire à François, tout en le reconduisant à sa voiture :

— Je consens à tout, pourvu que Votre Majesté me promette de ne plus me faire la guerre.

— Je vous le jure, répliquait François, et je tiendrai ma parole.

Le jour commençait à baisser lorsque Napoléon rejoignit à pied son armée. L'empereur d'Autriche partit en berline comme il était venu.

— Comment se fait-il, dit chemin faisant Napoléon à ceux des aides de camp qui marchaient à ses côtés, que l'empereur d'Autriche, qui a autour de lui des hommes si sages et de si grande distinction, laisse mener ses affaires par des sots et des intrigants ?

Arrivé au feu de son bivac, il semblait préoccupé et très-indécis de ce qu'il voulait faire, lorsque tout à coup, paraissant se raviser, il laissa échapper ces mots, qui sans doute s'appliquaient encore à François :

— Assurément, cet homme me fait faire une *bêtise*, car je pourrais suivre ma victoire et prendre toute l'armée russe avec ce qui reste de l'armée autrichienne, s'il en reste... Mais enfin, soit ! quelques larmes de moins seront versées.

Le premier soin de Napoléon, de retour à Austerlitz, avait été de signer le travail que les ministres lui envoyaient chaque

jour par estafette ; puis il avait dit avec une sorte d'exaltation au petit nombre de ceux qui étaient présents, tout en se promenant dans le salon, les mains croisées sur le dos :

Ah ! ah ! messieurs, quelle paix pour les alliés ! Elle sera pour eux la dissolution du grand empire germanique, la reconnaissance des rois de Bavière et de Wurtemberg, la réunion à mon royaume d'Italie, et par conséquent à l'empire français, des duchés de Parme et de Plaisance, de la Toscane, de Gênes et de Venise ; ce sera le renvoi honteux de cette armée russe qui s'était avancée en poussant des cris de victoire. Quel exemple inouï de la toute-puissance des combats ! Ces vieilles bandes de Paul Ier, qui jadis s'étaient formées à l'école des vainqueurs de Charles XII, vont passer sous notre joug comme des enfants timides !... Je veux que les arts perpétuent le souvenir d'un fait qui sera immortel dans l'histoire des peuples. Je veux qu'il soit élevé au milieu de la place Vendôme de ma bonne ville de Paris, une colonne du genre de la colonne Trajane, recouverte en entier avec le bronze conquis sur les ennemis de la France. Je veux que ce bronze représente par des bas-reliefs disposés en spirale tout ce que cette campagne a eu de glorieux pour la patrie, depuis la levée du camp de Boulogne jusqu'à la paix que je veux signer à Vienne. Ce n'est pas tout ; il me faut maintenant témoigner ma reconnaissance à tous mes braves frères d'armes.

Et s'adressant au major général :

— Berthier, mettez-vous là et écrivez le décret que je vais vous dicter :

“ Napoléon, par la grâce de Dieu, la volonté du peuple et la force de ses armes, empereur des Français, roi d'Italie, etc,

“ Art. 1er. Les veuves des généraux morts à la bataille d'Austerlitz jouiront d'une pension de six mille francs leur vie durant ; les veuves des colonels et des majors, d'une pension de deux mille quatre cents francs ; les veuves des capitaines, d'une pension de douze cents francs ; les veuves des lieutenants, et sous-lieutenants, d'une pension de huit cents francs ; les veuves des soldats, d'une pension de deux cents francs.

“ Art. 2. Nous adoptons tous les enfants des généraux, officiers et soldats français morts à la bataille d'Austerlitz ; ils seront tous entretenus et élevés à nos frais, les garçons dans notre palais impérial de Rambouillet, et les filles dans notre palais impérial de Saint-Germain ; les garçons seront ensuite placés, et les filles mariées par nous.

“ Art. 3. Indépendamment de leurs noms de baptême et de famille, ils auront le droit d'y joindre celui de *Napoléon*.”

Le même décret réunissait dans une seule fête l'anniversaire du couronnement et celui de la bataille d'Austerlitz.

Comme les travaux de la guerre ou les combinaisons de la politique étrangère ne faisaient jamais perdre de vue à Napoléon les soins minutieux qu'il devait apporter aux besoins de ses sujets, il dicta immédiatement après à un de ses secrétaires la lettre suivante pour le ministre de l'intérieur. Cette lettre est curieuse, surtout par la recommandation qui la termine :

“ M. de Champagny, il existe à la Bibliothèque nationale beaucoup de pierres précieuses. Il faut les distribuer avec ordre aux bons graveurs de Paris, pour qu'ils gravent les diverses figures qu'elles représentent. Moitié du prix de ce travail, dont l'estimation sera faite par Denon, sera avancée à